

À la fin du repas, M. Pingrez fit apporter des cigares, et la conversation fut interrompue par les bouffées de fumée lancées de part et d'autre avec cette puérile gravité qui a tant de charmes pour tous les fumeurs. Arthur, après s'être livré durant dix minutes à cet innocent exercice, trempa le bout des lèvres dans un verre de marasquin, et reprit l'entretien au point où il l'avait laissé.

—Ainsi, dit-il nonchalamment et sans autre intention apparente que celle de rompre un silence inopportun, vous êtes satisfait de la tournure que vos affaires semblent prendre ?

—Très satisfait, répondit M. Pingrez s'arrêtant à son tour, et tout ce que je désire, c'est qu'elles aillent toujours de même, ni mieux ni plus mal. Vous soyez que je ne suis pas bien ambitieux.

—Vous ne désirez rien autre chose ?

—Absolument rien.

—Quoi ! pas même une compagne ?

—Hé ! j'y songe bien quelquefois.

—Et vous avez raison. Il faut vous marier.

—Je ne dis pas non.

—Votre âge et votre position vous le commandent.

—Soit ! On leur obéira.

—Une femme étendra le cercle de vos relations et sa dot augmentera votre crédit.

—Si elle a une dot.

—Parbleu ! n'est-ce pas la condition première ?

—C'est une question sujette à controverse.

Arthur regarda attentivement la physionomie de M. Pingrez pour s'assurer s'il parlait sérieusement ; puis il dit avec une certaine hésitation et en pressant entre ses doigts le reste de son cigare :

—Je n'ose vous interroger ; je crains que...

—Osez, osez, interrompit gaîment le banquier ; je suis prêt à subir s'il le faut, un examen de conscience.

—Assurément, reprit Arthur, en s'efforçant de surmonter son embarras, je ne suis pas de ceux qui ne voient dans le mariage qu'une opération commerciale, et je ne vous engagerais jamais à épouser une femme contre votre gré.

—Et vous serez bien, mon cher ami, reparti M. Pingrez en souriant de plus belle, car malgré tout le désir que j'ai de vous être agré-

able, j'avoue que sur ce point j'aurais de la peine à céder.

—Je le sais ; cependant, puisque vous donnez carte blanche à ma franchise, permettez-moi de vous faire observer, uniquement dans votre intérêt comme bien vous pensez, qu'au début d'un établissement qui promet d'être considérable, mais qui pourrait ne pas tenir ce qu'il promet, vous n'êtes point encore assez riche ni assez sûr de l'avenir pour ne consulter que votre cœur.

—C'est pourtant le meilleur conseiller en pareille circonstance.

—Aussi, ne vous engagerai-je point à lui imposer silence, mais seulement à vous tenir en garde contre ses faiblesses. Vous avez raison de ne pas faire du mariage une question de chiffres ; mais il faut éviter l'excès contraire et ne pas tomber dans le roman.

—Ah ! je vous comprends ; votre amitié rêve pour moi une combinaison de juste-milieu, un mariage d'inclination greffé sur un mariage d'argent. Bien obligé !

—Ou serait le mal ? répondit Arthur, partageant, cette fois, ou feignant de partager la bonne humeur de son amphytrion. Il y aurait peut-être moins de difficultés que vous ne le pensez à concilier vos préférences avec des avantages positifs auxquels vous auriez tort de renoncer. Mademoiselle de Morois, par exemple, ne réunit-elle pas à beaucoup d'attraits personnels une dot brillante qui ne gâte rien ? Elle vous conviendrait parfaitement.

—La dot ?

—La femme aussi.

—Êtes-vous sûr que je lui convinsse aussi bien ?

—Je ne vois rien qui s'y opposât.

—Tant pis, car franchement je n'ai pas le moyen de l'épouser.

—Mais, enfin, si elle consentait ?

—Elle aurait tort, et je ne me ferais pas le complice d'une pareille folie ; mes moyens ne me le permettent pas, vous dis-je.

—Raison de plus, au contraire, si elle est plus riche que vous.

—Raison de moins, si vous voulez bien le permettre.

—Vous donnez dans le paradoxe : c'est un travers que je ne vous connaissais pas.

—Dieu m'en préserve ! Laissez-moi pour-